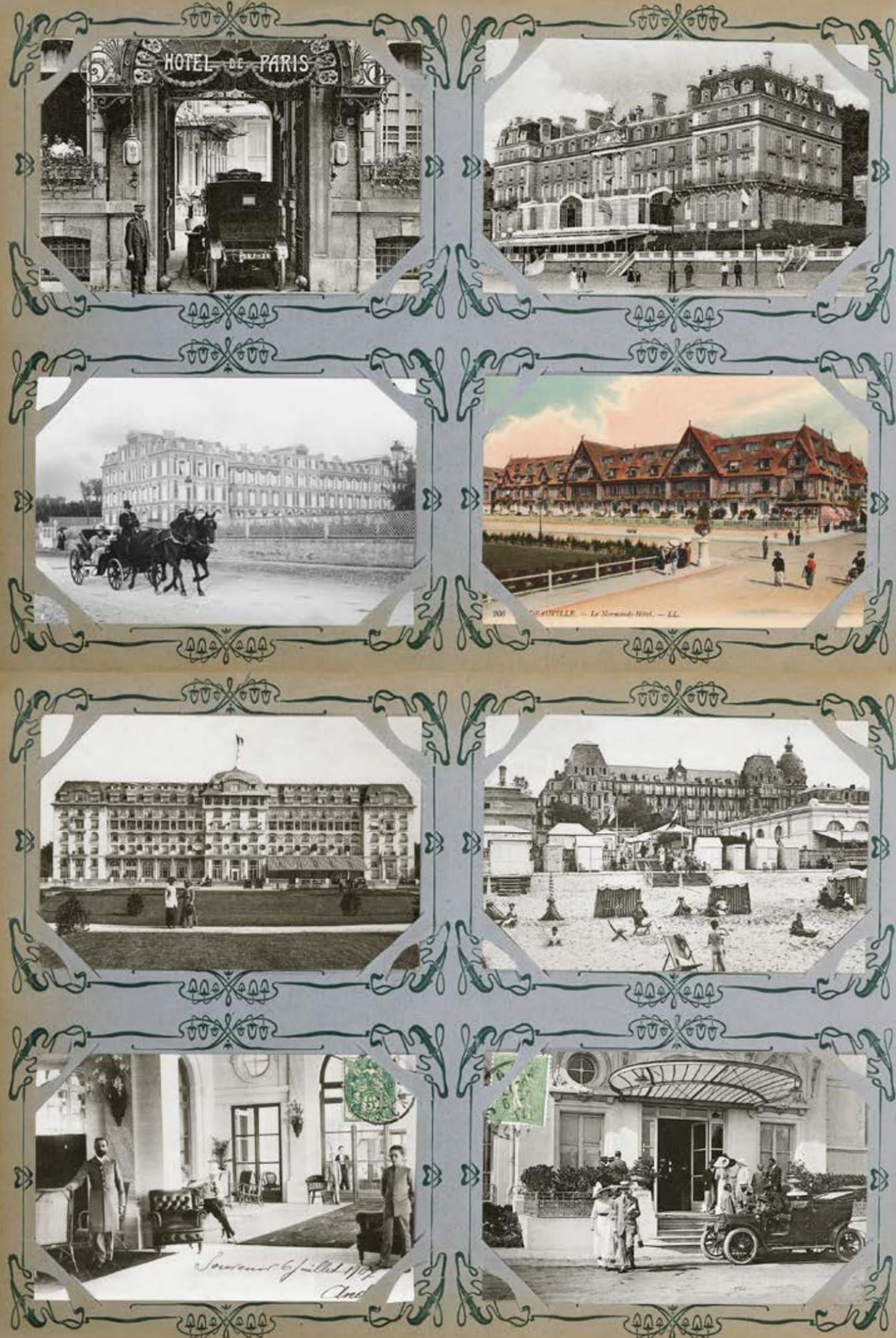


Yves Aublet
Jean-Paul Henriët
Michel Lerossignol
Marie-Françoise Moisy

GRANDS HÔTELS de la Côte Fleurie



SOMMAIRE

TROUVILLE 5

MARIE-FRANÇOISE MOISY

L'Hôtel de Paris 7

L'Hôtel des Roches Noires 23

De l'Excelsior-Hôtel au Trouville-Palace-Hôtel 35

Les grands hôtels dans la tourmente 41

DEAUVILLE 47

YVES AUBLET

Le Grand Hôtel du Casino 49

Le Normandy Hôtel 57

Le Royal Hôtel 75

L'Hôtel du Golf 85

HOULGATE 95

MICHEL LEROSIGNOL

Le Grand Hôtel 97

CABOURG 105

JEAN-PAUL HENRIET

L'Hôtel de la Plage 107

Le Grand Hôtel 123

TROUVILLE

**L'Hôtel de Paris
L'Hôtel des Roches Noires
De l'Excelsior-Hôtel au Trouville-Palace-Hôtel
Les grands hôtels dans la tourmente**

Marie-Françoise Moisy

Passionnée d'histoire locale, Marie-Françoise Moisy, longtemps professeur au Havre, est auteure de plusieurs ouvrages sur Trouville, sa ville natale et Deauville. Elle est vice-présidente de l'Association des Amis du Musée de Trouville et du Passé Régional.



L'HÔTEL DE PARIS



Théophile Alexandre Steinlen. Hôtel de Paris, affiche publicitaire vers 1885. Coll. Yves Aublet

Le doyen incontestable des Grands Hôtels, installé depuis 1840

Tout commence à l'été 1840, alors que Trouville est en passe de gagner son nom de Reine des Plages, grâce à l'essor des Bains de mer.

Isidore Desseaux vient de faire construire son « Grand Hôtel de la Plage », précurseur des grands hôtels sur le territoire de la commune d'Hennequeville qui sera annexée par sa voisine en 1847. Il prendra le nom d'Hôtel de Paris deux ans plus tard.

Ce magnifique établissement, au plus près du Salon (ancêtre du casino), précédé côté plage par un vaste jardin, est « le plus grandiose, le mieux placé, et des plus aristocratiquement fréquentés », si l'on en croit les affiches publicitaires de l'époque. Compromis heureux entre l'hôtel de voyageurs et le grand hôtel de luxe, il réunit au confortable tous les agréments possibles avec salles de bains, de bal, de billard, de jeux gymniques.

La façade de son principal corps de logis est située le long de la rue de Paris, face à la rue des Dunes (actuelle rue Carnot). Le rez-de-chaussée, sur caves, comprend une salle à manger pouvant accueillir trente-six convives ainsi qu'un grand et un petit salon parfaitement meublés et décorés. Le premier étage dispose de neuf belles chambres dont six équipées de cheminées, le deuxième étage, de neuf chambres dont quatre à feu, le troi-

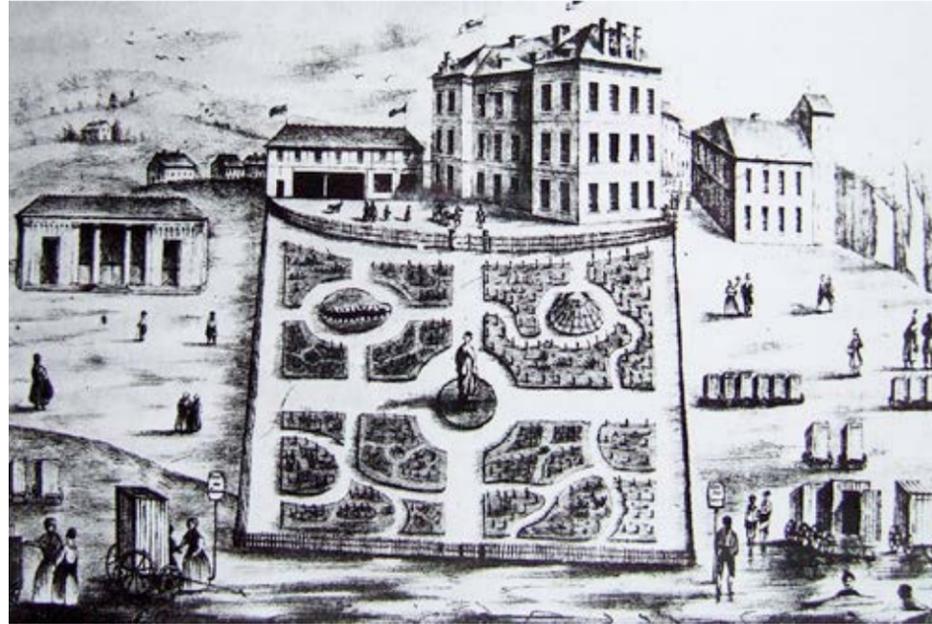
sième de six chambres à la mansarde. Toutes les chambres sont meublées de rideaux aux fenêtres, d'une couche, d'une table de nuit, d'une table de toilette et d'une commode en acajou ou en noyer ainsi que de trois ou quatre chaises et d'un fauteuil. Les cheminées sont garnies d'une glace et de deux flambeaux.

Un grand bâtiment disposé perpendiculairement et appuyé au corps de logis comprend les écuries, les remises, la cuisine, deux offices, laverie, salle à manger et douze chambres pour les domestiques ainsi que des chambres destinées à la famille du tenancier.

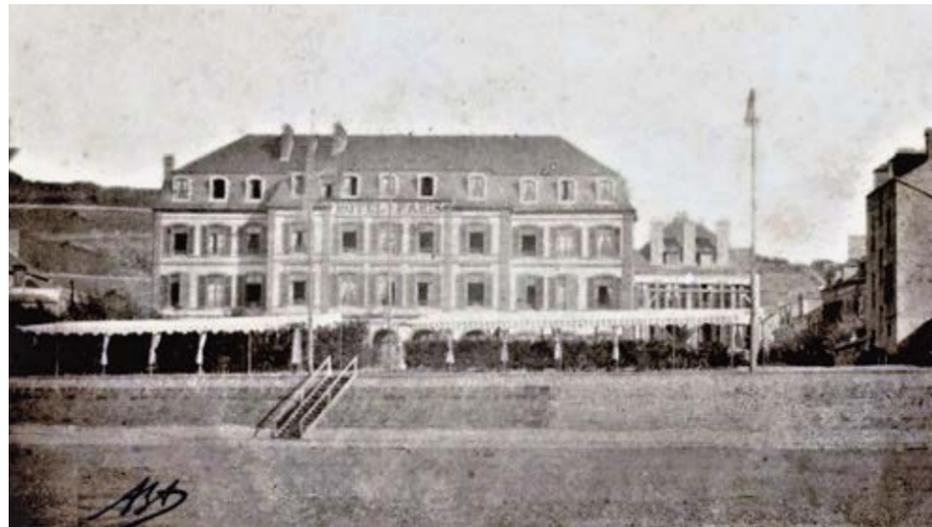
Une cour enserrée entre les deux corps de bâtiment est prolongée par le jardin donnant directement sur la plage, avec des allées dont peut bénéficier la clientèle de l'hôtel.

La comtesse d'Armaillé, qui y séjourne en juin 1847, n'a pourtant pas l'impression d'être descendue dans un palace : « Il y avait une espèce de grande auberge décorée du nom d'Hôtel de Paris, où on nous avait retenu des chambres. Nous mangions dans une salle du rez-de-chaussée qui puait l'eau-de-vie et la pipe de façon à couper l'appétit le plus vif. C'était dommage ; car pour un prix très modeste, on avait d'excellents poissons, de bons légumes et de la viande passable. Cette maison donnait sur les sables ; on descendait se baigner là et quand la mer était basse, une cabine attelée d'un cheval conduisait au large. »

Mais la saison est trop courte pour mener à bien une affaire rentable une fois le flot des villégiaturistes reparti. « L'hiver, les hirondelles s'envolent,



L'hôtel construit par Desseaux en 1840 :
Grand Hôtel de la Plage, puis *Hôtel de Paris*.
Coll. Musée Villa Montebello.



Nouvel Hôtel monumental de Paris, vers 1855.
A sa droite, l'ancien hôtel est toujours présent.
Coll. Hubert Moisy



Une « cabine à flot trouvillaise ».
Coll. particulière.

et Trouville devient par cette désertion, un peu Gros-Jean comme devant » (Amédée Achard). L'hôtel va changer de main plusieurs fois en 1847, 1850 et 1854. L'accroissement prodigieux et rapide de la villégiature au début du Second Empire entraîne une plus-value d'importance : l'ensemble, estimé 30 000 francs en 1842, est revendu 105 000 francs en 1854 !

Le nouvel Hôtel de Paris construit sur le site pour la saison 1855

Pour loger les villégiaturistes (terme utilisé à l'époque), qui s'entassaient en été sans laisser vide la moindre petite chambre, le nouveau trio d'acquéreurs, MM. Mathias, Ball et Méliot, décide d'ériger un monumental hôtel neuf. Ils en confient la réalisation à l'architecte Desle François Breney.

L'exposition de l'édifice est totalement modifiée. Placé en milieu de parcelle, car on conserve l'essentiel du vieil hôtel, la façade principale est totalement orientée vers le large. Sans quitter sa chambre, on peut jouir de la vue de la mer qui vient baigner le jardin même de l'hôtel. Celui-ci comprend un rez-de-chaussée sur sous-sol surmonté de trois étages et d'un étage comble.

Le docteur Joseph Olliffe, homme d'affaires très entreprenant, déjà associé au lancement de Trouville dès la monarchie de Juillet et à l'origine du nouveau Casino-Salon de 1847, s'intéresse lui aussi à l'hôtellerie. Ce médecin réputé de l'ambassade britannique, personnalité mondaine fortunée, et futur initiateur et promoteur du « Nouveau Deauville », se rend acquéreur de l'Hôtel de Paris en 1857 et 1858. Du fait de l'intense spéculation qui règne sur la valeur des hôtels, il débourse 175 000 francs et donne procuration à son ami Breney pour régir, gérer et administrer l'ensemble en son absence. Le nouveau propriétaire, qualifié de « gracieux promoteur des élégances parisiennes » en 1857



Charles Fichot. Panorama de Trouville vers 1863
(détail) où l'Hôtel de Paris est bien repérable.
Coll. Jean Moisy

par Pitre-Chevalier, va tout faire pour satisfaire sa clientèle aristocratique qui suit la mode et ses exubérances textiles. « Les excentricités de toilettes sont aussi effrayantes que les étés précédents ; costumes et façons deviennent de plus en plus ridicules » écrit la comtesse de Boigne en 1855, critiquant le triomphe des crinolines.

Pour répondre aux fêtes mondaines, les élégantes doivent posséder tenues et parures pour chaque situation. En moyenne, pour suivre l'étiquette aristocratique, toute femme est tenue à une exhibition de trois à cinq toilettes par jour. Ainsi l'arrivée et l'installation des baigneurs est le grand amusement des badauds devant l'Hôtel de Paris. C'est là que les curieux apprécient les envahissements de la crinoline, au nombre toujours croissant de malles et de caisses dont les Parisiennes sont escortées en voyage. En 1857, un habile arithméticien en compta quarante-trois, nous dit Pitre-Chevalier.

La foule faillit applaudir. Mais le maximum a été dépassé en 1858 : « cinquante caisses sont arrivées à l'Hôtel de Paris à la suite d'une lionne de la Chaussée-d'Antin, qui avait loué pour cette cargaison de robes une énorme charrette à Pont-l'Evêque. »

Les occasions ne manquent pas pour revêtir les tapageuses et encombrantes toilettes. Les concerts se succèdent à l'Hôtel de Paris où le violoncelliste et compositeur de renom Ernest Nathan, accompagné de l'organiste Alfred Lebeau, se produisent en 1857 dans le jardin magnifiquement éclairé avec des lanternes de couleur.

Sur le panorama de Charles Fichot, daté de 1863, l'Hôtel de Paris ressemble en tout point à celui de la photographie de 1855. Alors qu'il n'a pas encore remboursé tous les emprunts souscrits pour son achat, le docteur Olliffe va se séparer de son hôtel le 2 octobre 1868, quelques mois seulement avant son décès en mars 1869.



Edouard Wissenhausen.
Grand Hôtel de Paris, affiche, 1892.
Coll. Yves Aublet

La Belle Époque (1871-1914) : l'âge d'or de l'Hôtel de Paris

L'âge d'or de l'hôtel, c'est l'âge d'or de Trouville devenue à la Belle Époque la Reine des Plages incontestée des côtes de la Manche... et qui va le rester jusqu'à la renaissance de Deauville en 1912. Deux familles vont prendre les rênes de l'hôtel situé dans la partie la plus vivante, entre le Casino-Salon et les plus jolies villas : La famille Kuntz et la famille Cottereau-Géraud.

L'ère Kuntz (1868-1896)

Dès l'arrivée de Rodolphe Kuntz, l'hôtel subit une métamorphose qui modifie radicalement son aspect. Pour la saison 1869, il est considérablement agrandi. Le corps principal en façade sur

le jardin et la mer est surélevé, composé de cinq étages y compris les mansardes. La toiture est flanquée de deux pavillons à toits aigus, surmontés de clochetons ou campaniles.

Les Kuntz n'auront de cesse d'agrandir, de transformer et d'embellir l'hôtel au rythme de la prospérité. Un ajout d'une nouvelle aile rue de Londres, vers 1892, permet d'augmenter le nombre des chambres et riches appartements et, côté jardin, un café avec terrasse voit le jour. L'hôtel deviendra le plus vaste palace hôtelier trouvillais de la fin du XIX^e siècle et l'immeuble ne subira plus de modifications notables côté plage.

Pour toucher la clientèle huppée parisienne, Georges Kuntz, le fils, n'hésite pas à faire de la publicité. Il écrit en 1893, dès que l'hôtel sort de son sommeil hivernal : « J'ai l'intention de faire placer à Paris, dans les grands quartiers, surtout dans les environs de la gare Saint-Lazare, deux ou



Léon Morel
Sur la plage de Trouville, vers 1868
Coll. Musée Villa Montebello
Belles promeneuses en crinoline sur les Planches,
près de la tente-abri dressée devant le casino.

MOREL



Menu du Grand Hôtel de Paris, à remplir à la main, pour un repas six plats !
Coll. Jean Moisy

trois cents affiches de ma maison (...) Je voudrais que ces affiches fussent placées le plus tôt possible, car elles ont pour but d'annoncer l'ouverture de ma maison pour Pâques. »

Le prix des chambres dépend « de l'étage, de la situation, et de l'époque », les plus chères, comme on pouvait le prévoir, étant celles des premier et deuxième étages, avec vue sur la mer, et pendant le mois d'août. Une facture de mai 1893 nous apprend que la location pour la nuit d'un appartement coûte 10 francs, auxquels il faut ajouter 2 francs pour les bougies qui se paient à part...

Georges Kuntz loue du linge à une blanchisserie parisienne et, lorsque le coup de feu de la grande quinzaine d'août est passé, il retourne par grande vitesse « 2 000 serviettes de toilette, 250 draps, 100 nappes, dont vous voudrez bien décharger notre compte ». Mais l'hôtel possède sa propre blanchisserie.

Le maître-d'hôtel doit aussi satisfaire les fins gastronomes qui s'y donnent rendez-vous. Le propriétaire passe alors commande de langoustes ou de homards (à Paris !) ; de jambon d'York chez M. Olida ; de boîtes de truffes, rue du Marché-Saint-Honoré ; d'huile d'olive « sans goût » ; de bouteilles de Frontignan « double magnum », etc. Les cuisines sont spacieuses et en sous-sol, s'y affairant un nombre impressionnant de cuisiniers aux attributions diverses, sous l'œil vigilant d'un chef responsable, soucieux du bon renom de l'établissement.

En 1896, Georges Kuntz, qui n'a que 37 ans, décide de vendre. A-t-il appris qu'un hôtel très moderne

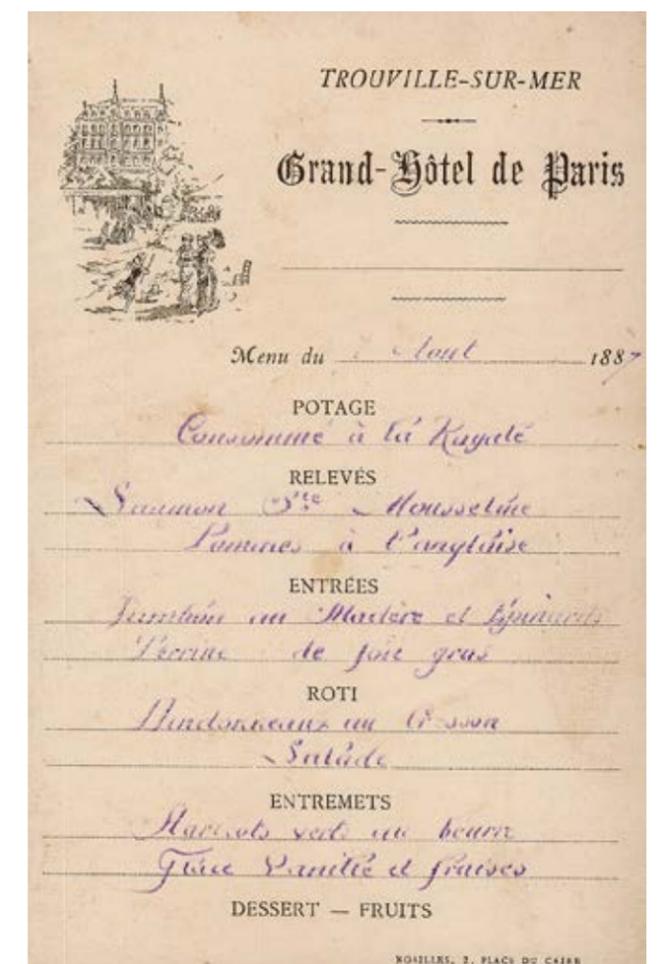
de 200 chambres pourrait se construire sur le terrain qui jouxte le sien, de l'autre côté de la rue de Londres ?

La période Cottereau-Géraud (1896-1914)

Marie-Amélie Cottereau veuve Tabary, restaurateur à Paris, acquiert l'hôtel en octobre 1896. Elle se remarie en 1897 avec Paul-Henri Géraud et le couple investit immédiatement pour réaliser les modernisations indispensables, vantées par cette annonce du *Figaro* : « l'hôtel a été entièrement remis à neuf, pourvu d'un ascenseur et du téléphone avec Paris, sa cave et sa cuisine ont été reconstituées. » Outre l'Hôtel de Paris, le couple possède deux autres établissements réputés : le Pavillon d'Armenonville au bois de Boulogne et l'Hôtel du Helder à Nice. Deux mosaïques témoins de cette époque sont toujours visibles sous le porche d'entrée de la rue de Paris.

Ce très important hôtel d'une superficie de 4 000 m², l'un des plus fastueux de la Reine des Plages, fait merveille avec son jardin-terrace illuminé le soir à l'électricité.

Son corps central, en façade sur le jardin et sur la mer, a été flanqué de deux ailes en retour bordant une cour d'honneur tournée vers l'église Notre-Dame de Bon-Secours. Son rez-de-chaussée comprend une salle de restaurant, un salon de lecture, un salon de correspondance, un billard, un bar et une terrasse. Avec ses 252 chambres, dont une vingtaine avec salle de bains privée, et ses 84



Menu du 7 août 1887.
Coll. Musée Villa Montebello



Entrée de l'Hôtel de Paris, rue de Paris.
Coll. Hubert Moisy



Coll. Jean Moisy



Coll. Hubert Moisy



Coll. Hubert Moisy

L'Hôtel de Paris expose ses différents atouts qui voyagent en cartes postales :

- La salle de restaurant.
- Le salon de lecture.
- La salle de billard.

DEAUVILLE

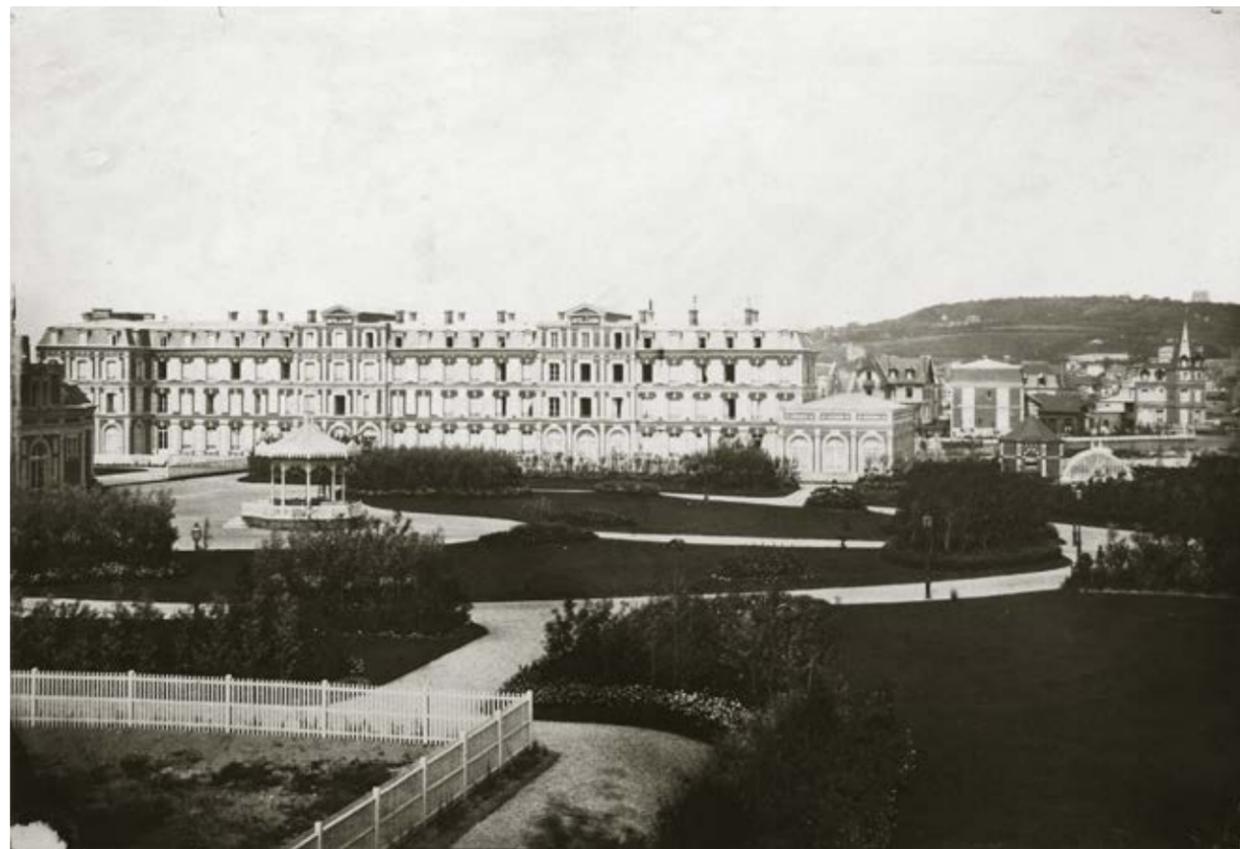
**Le Grand Hôtel du Casino
Le Normandy Hôtel
Le Royal Hôtel
L'Hôtel du Golf**

Yves Aublet

Yves Aublet, ancien informaticien de profession, est historien par plaisir et collectionneur dans l'âme. Il est l'auteur de plusieurs livres sur Deauville et de nombreuses études dans la revue *Athena* sur la Touques. Il est vice-président de l'Association des Amis du Musée de Trouville et du Passé Régional.



LE GRAND HÔTEL DU CASINO



Façade jardin du Grand Hôtel du Casino.
Collection Yves Aublet

Dans la tête des concepteurs de Deauville en 1860, il y avait un établissement hôtelier de très haut standing pour incarner sa jeune renommée et son attractivité. Le Grand Hôtel du Casino est construit dans le périmètre du casino pour faciliter les trajets des clients. L'édifice bâti à partir de 1863 par les architectes Breney et Anatole Jal pour la Société des Immeubles de Deauville, est en briques polychromes, perpendiculaire à la mer. Il dispose de deux cents chambres, d'appartements, d'une salle à manger pouvant recevoir trois cents convives, et de salons privés. Ses communs comprennent des écuries et des logements destinés au personnel. L'ordonnement des édifices autour du casino prévoit un établissement similaire symétrique qui ne sera jamais construit. Un immense jardin, au centre duquel un kiosque à musique est installé, baigne les façades arrière de l'hôtel et du casino.

Le Grand Hôtel du Casino accueille ses premiers voyageurs le 15 juillet 1864 pour son inauguration. Le grand monde arrive pour assister aux premières courses à l'hippodrome de Deauville les 14 et 15 août. L'affluence est considérable. Beaucoup de personnes ne peuvent trouver une chambre libre pour elles et pour leurs équipages. Le duc de Morny est le grand homme du jour avec son épouse, la Princesse Troubetzkoï. Il reçoit tous ses invités parisiens au Grand Hôtel ; on compte parmi eux la comtesse Pauline de Metternich, femme de l'ambassadeur d'Autriche en France, le prince Murat, le duc de Persigny, l'ancien ministre de l'Intérieur et intime de l'Empereur, la comtesse



Façade mer du Grand Hôtel du Casino.
Collection Yves Aublet



Projet de façade jardin du Grand Hôtel du Casino.
Collection Yves Aublet



Le casino de Deauville au centre, avec
à sa droite le Grand Hôtel du Casino.
Collection Yves Aublet

Mélanie de Pourtalès, l'incarnation de l'élégance à la cour des Tuileries, Céleste Baroche épouse du ministre de la Justice, ainsi qu'une foule de hauts fonctionnaires. Beaucoup d'intimes de Morny sont aussi là, dans leur propre villa, comme Donon et Olliffe, les créateurs de Deauville ou le préfet Boitelle. Les courses ont amené un grand nombre de spectateurs par train de Paris, ou par bateau du Havre. Le temps est au beau fixe, et fait resplendir les chatoyantes toilettes des dames, leurs crinolines et les uniformes des officiers. C'est un très grand succès.

Il en est ainsi chaque été autour de l'événement hippique central du mois d'août jusqu'à la fin du Second Empire, et c'est là qu'un événement majeur va se passer, faisant entrer le Grand Hôtel du Casino de Deauville dans l'Histoire de France. Été 1870, la guerre fait rage entre la France et la Prusse. Les troupes françaises essuient revers sur revers. Le samedi 4 septembre, on annonce la chute de Sedan, la capture de l'Empereur la veille, et la République est proclamée au Palais Bourbon. L'impératrice est au Palais des Tuileries et décide de quitter la France. Elle trouve de l'aide auprès de son dentiste américain, le docteur Tho-

mas W. Evans. Son épouse est en villégiature au Grand Hôtel du Casino de Deauville, et il décide de la rejoindre avec l'impératrice dans l'espoir de trouver un navire en partance pour l'Angleterre avant que les frontières ne soient fermées. Après un voyage rocambolesque, les deux fugitifs, accompagnés d'une dame de compagnie d'Eugénie, Madame Lebreton, et du docteur Crane, beau-frère du docteur Evans, arrivent en voiture à cheval incognito à Deauville le 6 septembre en fin d'après-midi, sous un temps exécrable. Laisant ses amis, Evans, connaissant les lieux, contourne l'hôtel par le jardin arrière et s'y introduit par une porte dérobée pour gagner l'appartement de Madame Evans. Rapidement mise au courant, elle lui dit que tout est calme à Deauville, et qu'aucune information sur l'impératrice ne circule. Quelques minutes plus tard, pendant qu'Evans ramène Eugénie chez son épouse par le même chemin, Crane et Madame Lebreton entrent par la porte principale, et se présentent seuls à la réception pour louer des chambres pour eux. Voilà Eugénie sauvée... mais pour combien de temps ?

Elle va alors se reposer quelques heures auprès de Madame Evans, pendant lesquelles Thomas Evans



Le premier casino de Deauville.
Collection Yves Aublet



Le premier casino de Deauville.
Collection Yves Aublet



Façades mer et jardin du Grand Hôtel, devenu Grand Hôtel du Casino de Deauville, après la destruction, en 1893, du premier casino de 1864.
Collection Yves Aublet

gagne le port de Deauville pour essayer de trouver un bâtiment en partance pour l'Angleterre. Un couple anglais, Sir and Lady Burgoyne, propriétaire d'un petit yacht la *Gazelle* en partance pour la traversée de la Manche le lendemain matin, accepte de prendre le trio Eugénie-Evans-Lebreton avec lui. A minuit, en pleine nuit noire, ils quittent à pied le Grand Hôtel pour rejoindre, toujours sous une pluie battante, le quai où est amarré la *Gazelle*. Après vingt heures de tempête et une nuit effroyable, ils arrivent sains et saufs à Ryde, dans le pays où Eugénie va passer la deuxième moitié de sa vie en exil.

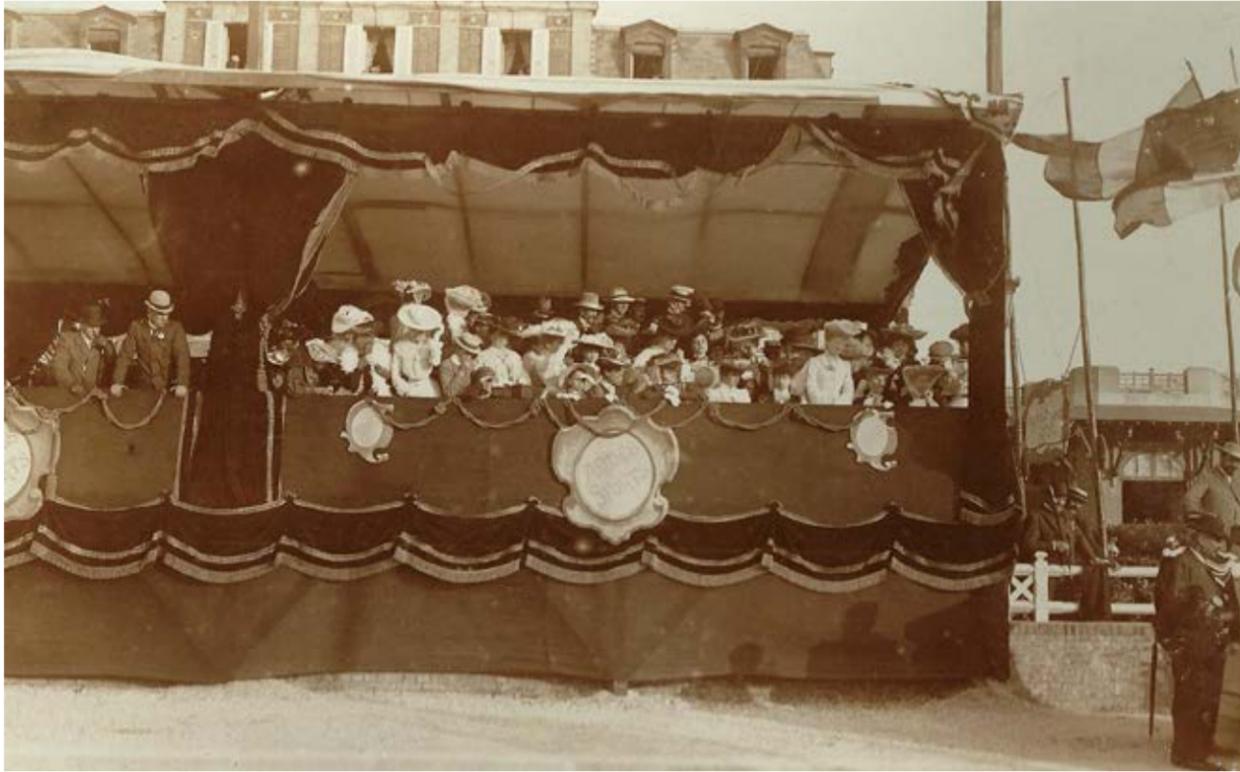
Propriété à sa construction de la *Société des Immeubles de Deauville*, le Grand Hôtel du Casino devient en 1869, celle de la *Société Demètre & Cie*, fondée par l'ancien secrétaire du duc de Morny jusqu'en 1882, puis de la *Caisse de Deauville*. Il est finalement acheté en 1893 par Edmond Blanc, le futur commanditaire d'Eugène Cornuché dans le cadre de son projet de 1912. Il sera alors détruit dans l'opération.

Ces changements de propriété sont liés au déclin de la station pendant plus de quarante ans à partir de 1870 (fin du Second Empire) jusqu'en 1911. Peu d'informations nous sont parvenues concernant la vie de l'hôtel pendant cette période de désaffectation ; seules les courses du mois d'août à l'hippodrome de la Touques drainent encore beaucoup de monde de Paris et du Havre, donc des clients pour le Grand Hôtel de Deauville, son nouveau nom à partir de 1895, date de démolition du casino.

A partir du début du XX^e siècle, il héberge pendant plusieurs années une nouvelle clientèle tout



Claude-Marie Dubufe
L'impératrice Eugénie, vers 1853
Trouville, Musée municipal
© Bridgeman Images



16 août 1903 : Tribune des officiels lors de la parade des cavaliers sur la terrasse devant le Grand Hôtel de Deauville, au lendemain de l'arrivée du Raid national militaire Paris-Rouen-Deauville.
Collection Yves Aublet

à fait particulière que sont les passionnés de cette nouvelle invention, l'automobile. Ils viennent à Deauville pour faire des essais de leurs prototypes sur cette large bande toute droite qu'on appelle la Terrasse, longue de près de deux kilomètres, et ancien rivage bordé de toutes les constructions du Second Empire dont le Grand Hôtel. Ces compétitions de vitesse, *Course du 500 mètres*, *Course du mille ou du kilomètre*, ont lieu de 1901 à 1904, et attirent de nombreux spectateurs venant de Paris. Des fenêtres de l'hôtel, on est aux premières loges pour admirer les performances de ces nouveaux engins mécaniques. Les documents photogra-

phiques les relatant montrent très souvent, en arrière-plan, le bâtiment aux balcons bien garnis. L'établissement fait également le plein, d'abord en août 1903, avec l'arrivée devant l'hôtel du raid militaire hippique Paris-Deauville, course d'endurance de deux jours pour les officiers ; ensuite en août/septembre 1910 avec les participants et les spectateurs de la *Quinzaine d'Aviation de la Baie de Seine*. Depuis le 7 septembre 2013, le quai du bassin Morny d'où Eugénie est partie pour l'Angleterre après son court séjour au Grand Hôtel du Casino porte le nom de Quai de l'Impératrice-Eugénie.



Parade des cavaliers sur la terrasse.
Collection Yves Aublet